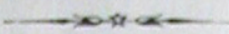


NOTICE BIOGRAPHIQUE



SR STE-OLYMPIE, AUX. — MARIE-OLYMPE LOUBIER

DÉCÉDÉE LE 6 OCTOBRE 1931



No 105

Vol. vi

Dans le grand silence tout enveloppé d'ombre, l'appel de la cloche invitant à la prière se terminait, ce matin, par des tintements dans lesquels, toutes, nous avons reconnu, hélas ! le son d'un glas. « Seigneur, qui êtes-vous venu retirer de nos rangs pour la prendre près de vous ? » demandaient les cœurs pleins d'émotion. Hier soir, nulle malade n'était aux portes du tombeau. Pourtant, le Seigneur avait désigné notre chère Sœur Ste-Olympie et l'ange de la mort, devançant les premières heures du jour, avait emporté son âme vers les demeures éternelles.

Cette humble Sœur est partie sans bruit comme elle avait vécu, et sans déranger comme elle s'y était appliquée toute sa vie. Mais là-haut, sa famille religieuse a dû « se déranger » et lui attribuer un rang d'honneur, car notre chère Sœur Ste-Olympie, ayant ici-bas choisi la dernière place, avait droit aux divi-

nes compensations. Mais ce n'est pas elle qui a dû réclamer !

Timide et réservée, elle avait toujours recherché, comme d'instinct, un coin à l'ombre pour s'y cacher. Cette violette trouva un terrain propice dans les abaissements volontaires de la vie religieuse : nul emploi ne fut jamais trouvé trop abject pour sa soif d'anéantissement. Ensevelie au fond d'une cave, à distribuer le pain des malades, à l'Hôpital St-Michel-Archange, ou servant ces mêmes malades dans les salles, ou dans d'autres emplois, donnant ses soins aux pauvres de notre maison de Nazareth ou de nos orphelinats d'Youville et de Fall River, toujours elle se dépensa avec le même dévouement, parce qu'en tout temps elle servit Jésus-Christ.

Toutefois, nous savons qu'il est un de ses emplois auquel elle s'affectionna particulièrement. Certaine année, il se trouva à l'Orphelinat d'Youville un groupe de grandes enfants fermées même aux premiers éléments de la religion et dont les douze et treize ans ignoraient encore les douceurs et les puissances salutaires de l'Hostie ; il fallait accuser l'inertie des parents, l'ingratitude de la mémoire et la défaveur des circonstances.

Le travail de défrichement de ces terres incultes fut confié au zèle de notre chère Sœur Ste-Olympe. Avec quel cœur, elle adopta ces pauvres enfants et quelle ferveur elle mit à déposer la précieuse sémence de la vérité dans ces âmes en friche ! Elle pouvait satisfaire son besoin de parler de Dieu, de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, de tout ce dont son cœur était plein ! C'était avec une sorte de dévotion qu'elle allait, dans les salles, cueillir une à une les recrues, quelquefois un peu revêches, de sa classe de catéchisme. Et ce fut, sans doute, avec des lar-

mes de joie qu'elle les vit s'asseoir au banquet eucharistique d'où nul n'est rejeté pourvu qu'il porte la blanche tunique nuptiale.

Sœur Ste-Olympie aimait l'ombre qui la gardait plus près de Dieu ; elle y avait été attirée dès l'enfance et elle trouvait si peuplée la solitude remplie de Dieu seul que, sans se retirer cependant des relations ordinaires, elle appréciait infiniment les heures où elle pouvait rester avec elle-même. Et la Providence lui en ménagea beaucoup ; car les personnes qui se plaisent plutôt au silence plein de pensées qu'à la conversation banale, sont ordinairement moins entourées ; et quel service on leur rend !

Notre chère Sœur s'appliqua à perfectionner sans cesse la vertu fondamentale de la vie religieuse : l'obéissance. Elle a mérité de nous en laisser le beau trait que voici : Dans une de ses dernières années, alors qu'elle menait presque la vie d'infirmier, il survint la nécessité de remplacer d'urgence une Sœur malade, à Nazareth. Sœur Ste-Olympie, qu'on croyait en meilleure situation de santé, fut désignée pour aller prêter main forte.

Elle souffrait à ce moment d'une faiblesse extrême des jambes ; au moindre obstacle à franchir, elle risquait de tomber à la renverse. Sans *pourquoi*, sans *si* et sans *mais*, un peu à la manière des disciples des Pères du désert, la bonne Sœur se prépara et partit ; elle avait simplement à traverser la rue pour atteindre le poste de son obéissance. Pour elle, c'était beaucoup, c'était trop. Mais elle ne fit pas ce raisonnement.

On était en hiver ; une épaisse couche de neige faisait un tapis d'ouate à la côte des Glacis. La bonne Sœur entreprend de le fouler aux pieds et s'y laisse choir malheureusement. Un bon samaritain

l'aide à se remettre d'aplomb. Croyez-vous qu'elle rebroussa chemin pour rentrer à la Maison-Mère et annoncer qu'elle a fait preuve de sa bonne volonté et qu'elle se tient pour quitte ? Pas du tout ; elle reprit bonnement son chemin et, au terme, elle cueillit, sans l'avoir cherché, la palme de l'obéissance ! Le lendemain, elle fut relevée de ses fonctions et elle entra pour tout de bon à l'infirmerie.

Notre-Seigneur disait, un jour, à une âme privilégiée, en lui découvrant ses plaies : « Vois, ma fille ; ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée. » Notre chère Sœur aurait pu dire aussi : « Seigneur, ce n'est pas pour rire que j'ai voué l'obéissance. »

Ce chemin rude à la nature mais doux à l'amour, elle y a marché pendant quarante et un ans. Elle s'y était engagée, le 14 juillet 1890, à l'âge de vingt-cinq ans. L'on peut s'étonner qu'elle ait frappé si tardivement à la porte de la vie parfaite. C'est qu'elle eut quelque difficulté à trouver sa voie.

Après ses études à notre couvent de St-Joseph et à celui du Bon-Pasteur de St-Georges de Beauce, — localité voisine de son village natal, St-François — munie d'un brevet de classe, elle avait fait une année d'enseignement. Mettant à exécution un projet de vie claustrale, elle entra à l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur, mais elle n'y fit qu'un court séjour. Elle revint à l'enseignement et trois ans s'écoulèrent.

Elle reprit alors le chemin de Québec dans le dessein d'en visiter les communautés. Passant devant notre chapelle dont la porte était ouverte aimablement, elle entra. Elle était à peine en adoration, qu'un groupe de nos Sœurs franciscaines vint pieusement y faire un exercice de dévotion. Elle fut saisie du désir d'adopter cette forme du service de Dieu. Elle se fit conduire au parloir, demanda notre regret-

tée Sœur Ste-Agathe, sa maîtresse au couvent de St-Joseph ; elle refusa sa proposition d'entrer dans le rang des Sœurs choristes et, quelques heures plus tard, elle se cachait humblement sous la bure brune qu'elle avait si spontanément choisie.

Pendant son noviciat, exactement le 24 octobre 1892, notre vénérée Mère Ste-Hélène, alors supérieure générale, obtint le privilège de l'émission des vœux de religion par nos bonnes Sœurs franciscaines qui devinrent, dès lors, Sœurs auxiliaires et échangèrent leur tunique brune contre une noire. Sœur Loubier fit partie du premier groupe qui prononça les vœux selon le nouveau mode, le 11 avril 1893. Enfin, elle prit le nom de Sœur Ste-Olympie, en 1905, en revêtant l'habit gris qui fut alors adopté comme livrée unique de la Communauté.

Monsieur Olivier Loubier fit généreuse, la « part à Dieu, » dans sa belle famille de douze enfants ; quatre de ses filles sur sept devinrent Sœurs de la Charité. (¹) La prédilection divine continue à glaner dans le champ fertile de la deuxième génération ; des familles des deux autres filles et de celles de leurs frères sont sortis, jusqu'à date, deux prêtres et sept religieuses.

Madame Loubier — Henriette Mathieu — appartenait à la lignée des femmes qui, chez nous, ont contribué à créer le type de la mère de famille canadienne dont on évoque avec admiration la noble et courageuse figure. C'était une âme douce, patiente, résignée, prenant en bonne part les surprises de la vie. Elle était forte de caractère, mais faible de san-

(¹) Nos regrettées Sœurs Mathieu : décédée en 1895 ; Olivier, décédée en 1900 ; et notre chère Sœur St-Bernardin-de-Sienne.

té ; aussi, le père ne voulut-il jamais souffrir qu'elle fournît son concours aux travaux des champs ; c'est à peine s'il agréait les services des grandes filles dans les cas d'urgence de la saison des foins ou des moissons : ces occupations fatigantes étaient l'affaire des hommes.

Au reste, à la maison, où se pratiquait toute la série des arts domestiques, au jardin, où se cultivaient les fines herbes et les beaux legumes, à la laiterie, où se battait le beurre frais, les actives ménagères ne manquaient pas d'occupations.

Olympe n'eut guère que le temps des vacances à accorder aux multiples besognes d'une grande ferme ; étant la cinquième de la famille, elle put, à son aise, se reléguer au second plan. Pourtant, quand venait le soir, c'est sa voix qui s'élevait dans la grande cuisine pour lire la Passion de Notre-Seigneur ou les exemples de la vie des saints ; il lui arrivait fréquemment d'ajouter ses commentaires personnels. Chacun les écoutait en silence et le père, retiré dans l'ombre, pleurait à chaudes larmes.

C'était un bon chétien, ce père ; il fit son chemin en ligne droite à travers la vie. Il aurait pu s'attribuer comme devise : « Ni plus, ni moins. » Ses devoirs de chrétien, il les remplissait à la lettre. Il n'aurait pas pensé faire mieux en faisant plus et il aurait cru faire mal en faisant moins.

Quand il était là, la réputation du prochain était en sûreté ; il n'y tolérait pas la moindre brèche. Il n'eût pas été Beauceron s'il n'eût pas aimé la danse ! Il avait même fait étendre une belle plate-forme en avant de la maison où, dans les beaux soirs d'été, les jeunes filles, au bras de leurs frères, dansaient le quadrille ou le cotillon pour se reposer d'avoir porté le poids du jour !

Le père, assis au bon endroit pour jouir du spectacle, contemplait avec ravissement cette belle jeunesse qui s'amusait sous ses yeux. Un des frères, Napoléon, le meilleur danseur de la troupe, était excellent *violonneux*. Le plaisir le plus délicat du père, comme le numéro le plus apprécié du programme, c'était la « gigue simple frottée double » dont Olympe seule avait le secret. Elle se faisait bien un peu prier, mais elle y allait de bonne grâce, pour « faire plaisir ». Et pourquoi pas ? La piété n'exclut pas la gaieté, ni les saines distractions. Quoi de plus innocent que la danse prise en elle-même ! D'ailleurs, saint François de Sales nous dit ce qu'il faut penser des saints tristes.

Le soir descendit lentement sur la belle et paisible existence de ces parents selon le cœur de Dieu. Tous deux eurent la suprême consolation d'être assistés par leurs filles religieuses. La mère décéda en 1905 et le père en 1903.

Dans les grandes souffrances de sa dernière maladie, ce bon chrétien disait : « Encore plus Seigneur ; vous, vous étiez innocent, et moi, je suis un pécheur ! » Il n'a jamais voulu accepter une injection calmante. « Est-ce que Notre-Seigneur s'est fait injecter sur la croix ! » objectait-il avec une sorte d'indignation dans la voix.

La fille a retenu la leçon de son père mourant. Nulle malade n'a exigé moins de soins. Pourtant, elle a beaucoup souffert. La dernière fois qu'elle s'est levée de son lit, ce fut pour aller faire une visite d'amour à Jésus-Eucharistie ; elle fit une chute qui lui a été fatale. On dut la relever. Elle ne bougerait plus désormais de la croix où on venait de l'étendre.

Elle s'affaiblit rapidement et la mort, lorsqu'elle vint, trouva une âme dégagée de tout. La chère ma-

lade ne voyait guère les choses d'ici-bas ; elle était presque aveugle, et sa surdité l'isolait des bruits du monde extérieur. Ainsi, vide de tout le créé, elle n'avait que plus d'aptitude à posséder son Dieu. Sous la maternelle égide de la Vierge du rosaire et sous sa protection puissante, l'humble servante des pauvres fut introduite dans la demeure de son éternité. Elle était âgée de soixante et six ans et demi.

Bien fraternellement, nous offrons nos condoléances les plus sincères à notre chère Sœur St-Bernardin-de-Sienne. Nous unissons à ses ferventes prières nos mémentos les meilleurs pour obtenir le repos éternel en faveur de notre regrettée Sœur Ste-Olympie.

R. I. P.
